

LES
FRERES
DE LA
FORET

((Petite note contre l'His toire :

Nous reprenons ici le nom que se donnaient eux même ces infatigables rebelles. Pour autant nous ne doutons pas qu'hommes et femmes aient pris part à l'aventure...))

A l'heure actuelle, il nous semble intéressant (nécessaire ?) de partager des imaginaires de révoltes en-dehors de villes. De parcours de personnes ayant échappés au contrôle en trouvant refuge dans les montagnes ou les forêts. Le besoin de s'extraire du rythme toujours plus frénétique de la méga-machine, non pas pour créer de petits havres de paix mais bien pour créer des espaces où il redevient possible de réfléchir pour attaquer...

Les textes qui suivent sont extraits du livre « vive la révolution, à bas la démocratie » (à part la petite note de mise en contexte écrite pour l'occasion)

Pour des commodités de diffusion nous avons choisis d'en sortir un chapitre mais il ne saurait en aucun cas se substituer au livre dont nous vous recommandons chaleureusement la lecture.

Vive la révolution, à bas la démocratie !

Anarchiste de Russie dans l'insurrection de 1905 récits, parcours et documents d'intransigeants.

Pour le commander :

Mutines séditions

bibliothèque Libertad

19 rue Burnouf

75019 Paris

ou mutineseditions@riseup.net

<http://mutineseditions.free.fr>

Mais aussi :

- *Histoire des peuple des forêts*

(brochure disponible sur demande à joiedevivre (a) riseup.net)

- *L'incendie millénariste*

Téléchargeable sur le site : <https://basseintensite.internetdown.org>

- *L'homme qui savait la langue des serpents* -

Andrus Kivirähk - Ed. Le tripode

Le contexte : 1905, insurrection en Russie.

À l'ouest de l'empire dans les pays baltes (Estonie, Livonie et Courlande) a lieu un soulèvement massif contre les seigneurs féodaux, le régime tsariste et le clergé.

Dans les campagnes, des prêtres sont chassés, des propriétaires terriens pillés, des églises sont transformées en écoles ou en salle de bal, des nobles sont abattus, quelques 200 châteaux sont brûlés aux fondations (dont 96 rien qu'entre le 25 et le 30 décembre 1905).

Dans les villes ont lieu de nombreux pillages et expropriations, des attaques multiples et diverses contre le pouvoir dont une dizaine d'administration cantonale, durant lesquelles sont brûlés les dossiers, les registres et les portraits du Tsar.

Pour faire face aux forces du régime ou aux milices seigneuriales, un nombre grandissant de groupes de combats sont créés pour protéger les manifestations, les rassemblements, les réunions ; pour éliminer les balances ou libérer des prisonniers. Le nombre et la régularité des affrontements armés avec les policiers et l'armée, la prise de villages, de quartiers et de petites de villes, forcent le pouvoir à promulguer la loi martiale et à envoyer 19.000 soldats (cosaques et dragons) pour mater la révolte.

Au delà de la répression très dure qu'exerce l'armée (avec son lot toujours croissant d'exécutions, de tortures, de viols et d'emprisonnements) c'est le fait de ne pas arriver à sortir des logiques militaire d'affrontement en face à face, qui perd les insurgés (créations de grosses « brigades », batailles rangées, prises de positions défensives dans les villes, ...).

Bien que les pertes soient très lourdes et les lieux conquis repris un par un par l'armée, ses canons et sa cavalerie, certains décident de continuer le combat en adoptant des stratégies adaptées à une guerre asymétrique et favorisent dès lors la prolifération de petits groupes de combat mobiles pouvant échapper à la répression et continuer le combat. Ils se nomment eux-même : Les frères de la forêt.

LES FRÈRES DE LA FORÊT

FONT FRÉMIR LE PUBLIC ANGLAIS

La guerre de guérilla dans les provinces baltes est chargée d'une énergie à laquelle personne ne s'attendait. Les paysans ruinés et bannis ont formé des bandes, ou comme ils l'appellent eux-même des « Frères de la forêt », et lancé peu à peu des attaques surprises contre les cosaques et les autres troupes réparties à travers toutes les provinces baltes. Un correspondant de *The Evening Standard and St. James' Gazette* écrit les lignes suivantes à propos des Frères de la forêt lettons :

— « Il s'agit des paysans qui ont pris part au soulèvement armé de l'an dernier [1906], et qui ont d'abord échappé aux balles du général cosaque Orlov et aux Dragons, puis aux cours martiales. Ils connaissent chaque pouce de terre dans les forêts et les marais, et ne parlent que la langue lettone.

Ils sont tous très bien armés et d'excellent tireurs. Il est rare qu'une de leurs balles rate sa cible.

Ce n'est que lorsque je les ai rencontrés que j'ai compris qu'ils étaient si nombreux. Les paysans des villages environnants leur donnent de la nourriture lorsqu'ils ne s'en procurent pas en pillant des domaines. Puis ils la cachent dans des grottes de la forêt dotées d'entrées secrètes.

Ils n'ont pas peur d'être découverts. Il y a quelques temps, un certain baron a trouvé une de leurs planques. Peu de jours après, il était mort.

Lorsque leurs raids sont devenus trop nombreux dans les environs de Mitau, les autorités ont envoyé les paysans de trois districts dans la forêt afin de couper la retraite des brigands, mais pas un seul d'entre eux n'a été capturé. A l'inverse, les paysans laissent une partie de leurs provisions dans la forêt afin que les raids réussis se transforment en festin.

Il y a quelques temps, une partie d'entre eux se sont mis en tête de marcher sur Mitau. A près de cinq *miles* de la ville, ils ont fait halte dans une auberge afin de se rafraîchir et de se reposer. Le propriétaire a compris la nature de ses hôtes, et tandis qu'il faisait montre d'une grande hospitalité, il envoya secrètement un message aux cosaques. Les brigands de la forêt étaient en train de vaquer à leurs réjouissances lorsqu'ils entendirent soudain un claquement de sabots. Ils reprirent immédiatement leurs fusils, et dans la fusillade qui suivit, tuèrent deux cosaques et en blessèrent six, provoquant la fuite au galop des autres. »

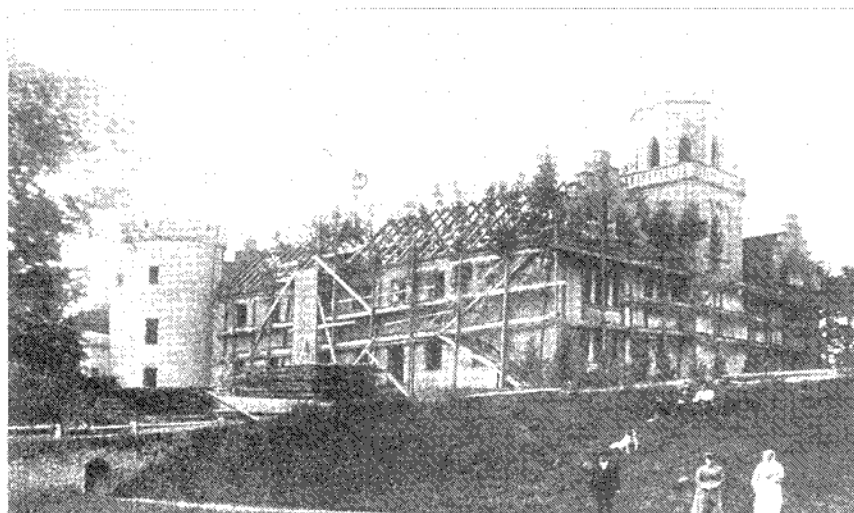
La *Central News Agency* écrit :

— « Les troupes des provinces baltes sont harcelées par des bandes errantes de tireurs bien équipés, auto-dénommés *Les Frères de la forêt*, qui sont fournies en provisions et en informations par les paysans. Un détachement de cosaques encercla une de ces bandes dans une clairière près de Riga, mais les insurgés se remirent à couvert et s'enfuirent après avoir infligé à leurs adversaires la perte de deux morts et six blessés. Ils perdirent eux-mêmes un homme qui, blessé, se fit sauter la cervelle plutôt que de tomber aux mains des cosaques.

Une longue liste de meurtres et de dégâts contre des représentants des autorités est attribuée à ces desperados, mais leur excellente organisation et connaissance du pays leur permet d'échapper à la capture. »

Tout cela, je pense, prouve suffisamment que le désir de liberté et le mouvement de protestation dans lequel toute une partie d'un pays est engagé ne peut être supprimé ni par la terreur gouvernementale ni par la brutalité, et que la liberté si longtemps rêvée, si longtemps reportée, et pour laquelle un grand prix de souffrances a été payé en Russie est, malgré toutes les horreurs, en vue.

*Un membre actif
du parti ouvrier social-démocrate letton,
(1907)*



Château d'Edole (Edwahlen) incendié en 1905 dans le district de Kuldiga (Courlande).

HISTOIRE DES FRÈRES DE LA FORÊT À DONDANGEN (COURLANDE)

C'est le 2 février 1906 que l'expédition punitive arriva par surprise à Dondangen. A la tête du détachement se trouvait un colonel, une meute entière de barons et l'ouriadnik¹ Selm. Selm, celui-là même que les meneurs sociaux-démocrates avaient épargné, par on ne sait quel miracle, de la justice du peuple qui l'avait poursuivi aux cris de « *Mort au traître ! Mort au chien du gouvernement !* ». Ayant survécu, il prit le temps de repérer le terrain et c'est lui, à présent, qui indiquait aux bourreaux les points stratégiques et où devait s'abattre leur hache ensanglantée. C'est ainsi que commencèrent les tueries... La mort et l'effroi régnaient en maîtres et beaucoup, voulant échapper aux assassins, projetèrent de s'enfuir de leurs villages et de leurs cités vers la forêt, pensant pouvoir y trouver refuge ensemble. Toutefois la présence de l'expédition rendait cela impossible. Il fallut, tout l'hiver durant, crapahuter en partant par groupes de deux ou trois. C'était dur, surtout pour tous ces gens habitués à la vie en famille, à la vie en société. Et il était en effet très dur, voire impossible, de rétablir le contact entre ces petits contingents dispersés sur de grandes distances et isolés les uns des autres. Les paysans ayant pris connaissance des lieux de rassemblement des *Frères de la forêt*, par crainte des espions, ne les dévoilèrent à aucun étranger, bien que ces derniers puissent se rendre utiles. En effet, il eut été impossible d'établir les communications sans recourir à une aide extérieure. Les forêts étaient couvertes d'un fin linceul de neige, minuscule couche qui pourtant pouvait se révéler être un piège mortel pour ses passagers de fortune.

La vie hivernale du *Frère de la forêt* était rude. Il n'y avait jamais de toit pour s'abriter, de jour comme de nuit. Chaque petit feu de camp devenait une fête ! Mais cela était si rare, hélas ! Chaque feu, en effet, risquait d'attirer l'ennemi. L'expédition punitive elle-même ne s'aventurait pas dans les forêts et déléguait les recherches aux gardes forestiers et aux paysans eux-mêmes. Il n'est donc pas dur de s'imaginer comment ces recherches n'obtinrent pratiquement aucun résultat. Quel intérêt pouvait-il donc y avoir pour les paysans, si l'on excepte une petite minorité d'entre eux, à faire arrêter les *Frères de la forêt*, leurs propres frères ?

On pouvait repérer le mouvement des paysans et des forestiers à plusieurs verstes : ils se déplaçaient en larges groupes, déclenchant sciemment un battage épouvantable afin de prévenir des *Frères de la forêt* toujours à l'affût. Si la foule se rapprochait, quel était le bon moyen de se cacher ? Il ne faut pas s'enfouir dans la neige (ils te repèreraient tout de suite), mais se trouver un énorme épicéa bien fourni, y grimper, se blottir entre ses branches, et attendre que passe le danger.

La foule ne peut alors se rendre compte que l'« ennemi » se trouve juste à côté. Finalement, vu le peu de résultats, on supprima les excursions en forêt. Les expéditionnaires étaient alors convaincus que plus personne ne s'y cachait. Et alors que le thermomètre descendait à pratiquement -20 degrés, comment pouvait-il en être autrement ?

Mais, là, les *Frères* respiraient l'air de la liberté. Ils se mirent à rassembler tout le bois nécessaire pour ériger des cabanes ; les paysans purent leur fournir des touloupes², et il devint incomparablement plus aisé de supporter les rigueurs du froid.

Le régime alimentaire s'améliora, les *Frères* pouvant maintenant s'adonner à la chasse, parcourant la forêt de long en large. Mais aussi grâce aux paysans, qui sans prendre le risque de trahir leur localisation, devinrent nombreux à laisser de la nourriture au bord des sentiers qu'ils savaient par eux fréquentés. De manière générale, il est vrai, les conditions s'améliorèrent, mais elles restaient tout de même très austères. Les difficultés demeuraient telles que plusieurs *Frères*, qui entretenaient encore un petit espoir de survie, sortirent de la forêt pour se rendre au commandant de l'expédition. Mais il n'y eut pas de grâce, et nos trois camarades Blumberg, Peterson et Oschej furent exécutés. Tous ceux qui étaient restés préféraient encore mourir de froid et de faim plutôt que de se livrer vivants aux mains du bourreau. Heureusement, tout le monde survécut. Il y avait beaucoup de cas de maladie, mais un seul se révéla mortel : Carlsberg partit à l'arrivée du printemps.

Car voilà que les rayons du soleil nous parvenaient avec plus d'éclat, que partout coulaient les ruisseaux et chantaient les premiers oiseaux. Lavènement du printemps apaisait l'âme du *Frère de la forêt* ; il respirait plus librement et, profondément enfouies dans son cœur, se réchauffaient sa haine et sa rage... sa soif de combats et de vengeance à l'encontre des tyrans et des bourreaux.

Conscients qu'agir isolément avait moins de sens, les *Frères* décidèrent de s'unir et, donc, de partir à la recherche de leurs camarades de la forêt. Formant alors un groupe de six hommes, ils fondèrent un groupe d'union et, sans perdre l'espoir de pouvoir rencontrer de nouveaux *Frères*, continuèrent les recherches. Finalement, quand le groupe atteignit les vingt membres, on fonda le « *Premier détachement d'infanterie de l'organisation armée de Courlande* ».

Les nouveaux camarades étaient intégrés sous la recommandation d'au moins deux autres camarades. Mais il est toutefois important de préciser que tous les membres se connaissaient déjà bien avant tous ces événements. C'est pourquoi, pendant toute la durée de l'existence du détachement, il n'y eut jamais la moindre petite provocation.

Lors de la fondation du groupe, on élut un « chef » du détachement. Ses prérogatives concernaient l'armement, les munitions et le droit à convoquer les assemblées. Mais il fallut vite changer de « chef »... Pour cette fois, le proverbe letton se vérifiait : « *donne au diable un seul doigt et il prendra le bras entier* ». Notre « chef » n'était pas du coin et jetait un regard hautain sur l'ensemble de notre confrérie.

Les choses allèrent jusqu'au point où il refusa de prendre son tour de garde pour y envoyer un autre. Ce dernier s'y opposa et soumit le litige à la délibération de l'assemblée générale qui décida, unanimement, d'évincer le « tyran ».

On en prit un autre à sa place. Le rôle du « chef » fut réduit à la gestion du stock d'armes et de munitions. Mais, afin d'en finir une fois pour toute avec tout risque de démagogie ou de privilège, il perdit même ces dernières prérogatives, et cette fonction ne devint rapidement plus qu'une coquille vide. Chaque *Frère* disposait de l'arme dont il avait besoin et du nombre nécessaire de munitions. L'arme d'un *Frère* était la sienne, et aucun autre n'aurait imaginé s'en emparer. Nous parlons ici plutôt des moments d'accalmie, car lors des opérations, les armes étaient redistribuées en fonction du plan d'action : les sentinelles (patrouilles) étaient armées de fusils, ceux qui devaient s'engouffrer à l'intérieur des bâtiments de mausers et de brownings.

Dans les premiers temps du détachement, toutes les affaires étaient réglées à la majorité des voix mais, peu à peu, ce procédé social-démocrate perdit de sa signification. Personne ne devait avoir à se soumettre à quiconque suite à une décision de l'assemblée générale, qui n'était pas considérée à même d'obliger un *Frère* à accomplir une tâche qui lui déplairait. Ainsi, un camarade qui n'aurait pas eu envie de prendre son tour de garde la nuit pouvait ne pas le faire, bien que cela ne fut, naturellement, jamais le cas. Mais si cela devait arriver, alors ce dernier dormait à l'écart de l'ensemble du groupe.

De la même façon, l'assemblée ne pouvait obliger personne à participer à l'une ou l'autre action. Chacun était toujours en droit de refuser. Mais toutes ces dispositions et « garanties de liberté et d'indépendance » étaient en réalité superflues car, dans la pratique, la solidarité fraternelle passait par-dessus tout. Tout au long de notre errance en forêt, on ne put attester d'aucun cas de refus injustifié de participation aux actions de groupe, ni d'aucune tentative de faire porter le poids des tâches les plus dures sur d'autres que soi. Au contraire, celles-ci trouvaient preneur beaucoup plus rapidement que celles de second rang. Et tout ceci, je le répète, n'était pas le fruit de la discipline, mais de la solidarité.

Les actions et coups de main dans le but de se procurer de l'argent, de l'armement, des papiers et autres, s'organisaient de la manière suivante : un ou plusieurs camarades s'occupaient du repérage et établissaient le plan du lieu de l'attaque, de la topographie environnante, et obtenaient des paysans les positions des forces ennemies.

L'entreprise, une fois bien détaillée, était présentée à l'assemblée générale et les camarades qui l'approuvaient pouvaient alors prendre part à sa réalisation. Comme dit précédemment, il n'y eut pas de cas où une action dut être abandonnée par manque de volontaires. Il n'était pas rare que plusieurs d'entre elles soient proposées lors d'une même assemblée. Cette dernière élaborait alors un plan d'action prévoyant la réalisation des multiples entreprises au cours d'une même « campagne ». Si les lieux visés se trouvaient être éloignés les uns des autres, alors l'ensemble du détachement était divisé en groupes plus petits agissant indépendam-

ment, tout en réalisant le plan général. Les assauts des *Frères de la forêt*, quand ils agissaient avec l'ensemble de leurs forces, déclenchaient une panique tout particulière dans les rangs des autorités. Les *Frères* volaient de victoire en victoire. De manière générale, les autorités ne savaient plus où donner de la tête, ni par où commencer, pour enrayer les événements. Ici, un espion venait d'être tué ; là-bas, l'administration du volost³ avait été dévalisée et ailleurs, déjà, l'on avait saisi les fusils des gardes forestiers... Quelques représentants des « autorités punitives » en vinrent jusqu'à prêter aux *Frères de la forêt* quelque mystérieux pouvoir qui leur permettrait d'intervenir à une telle vitesse d'un lieu à un autre.

II.

C'est au début du mois de mai que retentirent les premiers coups de feu des *Frères de la forêt* de Dondangen. En une même journée, on procéda à trois actions qui semèrent la terreur, tant parmi les mouchards que chez les bourreaux. Il fallait enrayer l'espionnage, qui atteignait alors son paroxysme. Par ces actes, les *Frères* de Dondangen firent comprendre que dans leur lutte contre les mouchards, ils ne se limiteraient pas au simple slogan « *Au diable les indics !* », mais qu'ils se mettraient effectivement en travers de leur chemin. On fit un sort à Oschenberg, l'adjoint au maire du volost, et à Svedris, le garde forestier. La cible du troisième attentat était le pasteur Fuchs, qui du haut de son ambon avait maudit la « sédition », et appelé dans son sermon les paysans à lutter contre les *Frères* de la région. Il fut grièvement blessé sur le chemin de son domaine. Le signal était donné. Rapidement, les mouchards se mirent à tomber les uns après les autres. Des forêts épaisses environnantes, on surgit à nouveau pour tuer le propriétaire de dépendances Kronberg et, dans son appartement, son voisin et compagnon en « affaires » Tanzmeister.

Peu de temps après, non loin de la maison du volost d'Ervalen, fut tué Grün, « serviteur de dieu » et tortionnaire notoire.

L'office de ce pasteur consistait en un flot ininterrompu d'injures envers tous les révolutionnaires et, en particulier, contre les *Frères de la forêt*. Je ne ferai pas ici le décompte de toutes les actions entreprises contre les mouchards ; je me contenterai de rappeler que les mots « *Mort aux traîtres et mort aux espions !* » étaient le véritable mot d'ordre des *Frères*. Et les indics ne savaient définitivement plus à quel saint se vouer. Ils ne pouvaient pas réellement attendre d'aide des expéditionnaires qui, eux-mêmes, étaient effrayés et ne sortaient qu'à contrecœur de leurs abris. Et quand bien même on leur aurait fourni une protection, celle-ci devait être de minimum 5 à 10 soldats dont l'entretien revenait au mouchard, ce qui n'était pas donné à tous. Ceux-là durent alors vivre, en quelque sorte, à la manière des *Frères*. Certains s'exilèrent de la région. Ceux qui n'y parvinrent pas se cachèrent parmi les gerbiers de blé et les meules de foin. Mais ce genre d'abris secrets était encore loin de leur garantir une quelconque sécurité. Une autre arme, très efficace, était encore employée par les *Frères de la forêt* contre ces traîtres : le

boycott. Ils enjoignirent aux détenteurs de batteuses à vapeur de ne pas en laisser l'usage aux mouchards. Cette année-là, la récolte était excellente, mais le mouchard dut endurer la faim !

Pour ce qui est des *exs*⁴, les *Frères* n'arrivaient que rarement à s'emparer de l'argent du premier coup, car les capitalistes, étant sur leurs gardes, ne gardaient chez eux que le strict nécessaire et confiaient le reste aux banques. Dans ce genre de cas, les *Frères* laissaient une lettre exigeant une somme que le capitaliste devait leur remettre lors de leur prochain passage. De ces actions visant à se procurer, entre autres, argent, armes et papiers, je retiens tout particulièrement les attaques contre le moulin de Boukhart, la verrerie de Nouzen, le comptoir de commerce avec la forêt Libertalia et la maison du volost à Nogalen. Il y en eut de nombreuses autres, que je me garderai toutefois de dénombrer. Toutes ces actions et attaques se déroulèrent sans encombres. Il n'y avait le plus souvent pas d'affrontement avec les gardes et soldats, car ces derniers n'arrivaient en général sur les lieux que trop tard, lorsque les *Frères* s'étaient déjà repliés. Le plus clair de leur travail se résumait donc à dresser des procès-verbaux.

Il est vrai que, parfois, les *Frères* n'étaient pas accueillis avec la meilleure des hospitalités. Ainsi, une fois, ils eurent à peine le temps d'encercler la maison d'un mouchard (volost de Stenden) que de là retentirent des coups de feu. Les *Frères* ripostèrent et les assiégés durent se rendre. La dépendance entière du traître fut réduite en cendres.

Les agissements des *Frères* semaient la confusion au sein de l'expédition punitive qui ne savait quelles mesures prendre, comment réagir. Il fallait pourtant bien qu'ils le fassent et, comme reprendre les expéditions en forêt était par trop risqué, ils décidèrent de s'attaquer aux villages de paysans pacifiques. Leur inhumanité et leur cruauté n'avaient pas de fin, et ils s'en prirent tout particulièrement aux pères des *Frères de la forêt*. C'est ce qui arriva après l'assassinat du mouchard Konrad. Au pas de charge on arrêta une dizaine de vieux paysans de 60-70 ans, tous des parents de *Frères*, selon les indications de la femme et des filles du défunt Konrad. Pour avoir engendré de tels criminels, ils durent rester trois mois dans la prison de Vindava⁵ et un vieillard de 65 ans fut même envoyé dans un village du gouvernorat d'Astrakhan. Ce n'est ici qu'un exemple parmi d'autres.

Comme dit précédemment, les *Frères* n'étaient pas systématiquement traqués, mais on rencontrait parfois des gardes plus « braves » que la moyenne qui, avec des soldats, se cachaient dans les bois environnant les dépendances qu'ils pensaient être bientôt la cible des *Frères*. Mais ce genre d'embuscades furent toujours dressées en vain : « *on ne piège pas le loup tant qu'on le craint* ».

Il arriva une fois que les gardes se heurtent par surprise aux *Frères de la forêt*. Cela eut lieu de la manière suivante... Les *Frères* avaient décidé d'en finir avec le meunier Geiger, chef du réseau d'indicateurs de Dondangen. Pour ce faire, deux d'entre eux, prenant l'air de paysans en quête de travail, partirent à son rencontre. Ils repérèrent Geiger parmi les paysans arrivés au moulin pour moudre la farine. Ils décidèrent alors de reporter l'attentat à un moment plus propice. Mais soudain

Geiger s'approcha d'eux et leur demanda : « *Et vous, vous avez vos papiers ?* » Un des *Frères* répondit : « *Comment donc ?! Bien sûr qu'on les a !* ». Il commença à fouiller dans sa poche et, quelques instants plus tard, en sortit un browning : « *Les voilà tes papiers !* ». Il pressa la détente. Mais l'arme s'enraya et, profitant de l'agitation, Geiger prit ses jambes à son cou. Sur le seuil apparurent deux gardes venus aux affaires chez Geiger. Deux détonations retentirent coup sur coup : le premier garde tomba comme une feuille morte et le second s'enfuyait déjà en criant à tue-tête : « *Frères, ne tirez pas, je ne suis pas coupable !* ».

Malgré les balles de ses « frères » qui continuaient à siffler derrière lui, le garde parvint à se cacher.

Une histoire analogue arriva dans une auberge. Un *Frère* passait pour y suspendre la vente de boissons spiritueuses. S'y trouvaient alors deux soldats qui, l'ayant reconnu, ouvrirent le feu. Ils ratèrent la cible. Avec son mauser, le *Frère* tua un des soldats, et l'autre s'enfuit¹. Durant tout l'été, les soldats ne s'aventurèrent qu'une seule fois dans la forêt pour attaquer les *Frères de la forêt*. Ce ne fut pas à Dondangen, mais près du village de Roena. La garde aux frontières (côtière), composée d'une dizaine d'hommes, remarqua dans la forêt sept hommes armés. Les soldats s'en approchèrent discrètement, ouvrirent le feu...et se replièrent aussitôt. Aucun frère ne fut touché. Un autre accrochage avec les soldats eut lieu à la gare de « Sparen », où les frères s'étaient rendus pour récupérer un colis contenant des substances explosives, deux fusils et de la littérature anarchiste. Vingt soldats se trouvaient à la gare, ce qui déclencha une fusillade. Un frère fut légèrement blessé. Le mode de vie du *Frère de la forêt* était tout à fait nomade. Ce n'est que très très rarement qu'il avait l'occasion de passer plusieurs jours en un même lieu. Cette façon de vivre était tellement intéressante et singulière, qu'on ne peut la passer sous silence.

Quand les *Frères* décidaient de s'établir quelque part pour un certain temps, c'était en général dans les environs des villages paysans, où ils occupaient alors l'une ou l'autre grange, ou dormaient à la belle étoile dans la forêt. Par sécurité, il y avait toujours un frère de garde qui patrouillait autour de la grange qui les abritait, ou du feu qui les réchauffait. La sentinelle prévenait ses frères au moindre bruit suspect. On ne devait pas craindre que les seules forces armées, mais aussi le simple passant, toujours susceptible d'être la balance qui les amènerait à nous. Les *Frères*, lorsqu'ils se rassemblaient, pouvaient déclencher un terrible vacarme. Le premier racontait ses aventures pendant qu'un autre parlait de ses rencontres inattendues, tandis que le troisième affirmait qu'il s'était tellement empiffré de miel qu'il ne savait plus derrière quoi il pouvait encore se cacher. Les plaisanteries, les discussions et les rires s'entendaient de loin et c'est pourquoi, les gardes ayant l'habitude de patrouiller sous l'aspect de simples passants, il fallait être en mesure de rétablir le silence d'un seul geste.

Lors des périodes « d'accalmie », une heure déterminée de la journée était réservée à la lecture. Comme il n'y avait pas assez de journaux, de revues et de livres

pour chacun, on se réunissait généralement en petits groupes pour une lecture à haute voix. Cela déclenchait parfois des débats.

À part la lecture, on s'amusait aussi au tir. Dans ce but, on recherchait des lieux éloignés des villages, tant pour ne blesser personne que pour ne pas être entendus. L'arsenal des *Frères* comportait des pistolets de type Mauser, Browning et Rappid ; des révolvers de type Smith & Wesson, Nagant et Bulldog. Les moins utilisées lors de ce genre d'exercice étaient les cartouches de Browning, à cause de leurs qualités. En plus des armes de poing, il y avait cinq fusils militaires à cinq coups et un fusil de chasse à six coups. Leur calibre était légèrement supérieur à celui des fusils des soldats et, grâce aux cartouches de fabrication étrangère, leur force d'impact était étonnamment puissante, surpassant même celle des fusils des soldatsⁱⁱ. Pour ce qui est des carabines de chasse à plomb, les *Frères* en avaient récupérées tellement qu'ils les redistribuaient aux paysans demandeurs. Par la suite, les *Frères* reçurent une cargaison d'explosifs, mais qu'ils ne parvinrent malheureusement pas à employer. Les deux compagnons qui suivaient la cargaison (tous deux anarchistes, l'un letton, l'autre russe) furent arrêtés à la gare, et personne, parmi les *Frères*, ne savait manier les explosifs. Plus tard, un camarade partit pour Riga dans le but de s'y former auprès des révolutionnaires armés. Par manque de contact direct avec ces derniers, il dut s'adresser, par l'intermédiaire de l'un de ses membres, au comité social-démocrate, afin d'établir une liaison. Un monsieur très respectable, au lieu de l'aiguiller vers les combattants, le conduisit à l'assemblée des délégués des organisations paysannes sociales-démocrates où, au mot de « *il est temps d'arrêter les gamineries* », l'on débattait du démantèlement du groupe des *Frères de la forêt*. L'attitude des sociaux-démocrates envers les *Frères* fut toujours des plus négatives. Au printemps 1907, quand les *Frères de la forêt* confièrent la garde d'une certaine quantité d'explosifs et d'une partie de leurs armes aux sociaux-démocrates, ces derniers les remirent à l'adjoint du chef du district de Vindava, le Baron Roppa.

Malgré la souffrance endurée par les paysans locaux lors des représailles qui suivaient le plus souvent les actions des *Frères*, ils continuaient à leur témoigner une grande sympathie, et à les aider de plusieurs façons. Les *Frères* leur devaient beaucoup, ne serait-ce que d'avoir passé l'hiver. Lorsqu'ils en avaient eu l'occasion, ils avaient pu avertir les *Frères* à l'avance des plans de l'ennemi (des chasses et tournées prévues en forêt etc...). D'autre part, ils avaient pourvu les *Frères* en habits chauds et autres fournitures. La fin des *Frères de la forêt* était inéluctable si, pour une raison quelconque, les paysans cessaient de les soutenir. Ce soutien venait du cœur, était tout à fait sincère, et les cas de comportements intéressés étaient extrêmement rares.

Voici donc quelques exemples concrets de toute la sympathie témoignée par les paysans.

À la fin du mois de septembre, les *Frères* décidèrent de s'attaquer aux barons qui allaient à la chasse au lièvre dans les forêts du volost voisin. Mais pour des raisons indépendantes de leur volonté, ce plan ne put être mis en œuvre. Sur le chemin du retour, ils firent halte non loin d'un village dans une petite masure où, « au bon vieux temps », les barons passaient le temps après leur journée de chasse derrière des verres de champagne.

À présent, c'étaient les *Frères de la forêt* qui l'occupaient. Si dans la cour il faisait froid et humide, le feu crépitait joyeusement dans la maisonnette, et tout autour de lui était chaud et accueillant. Un camarade partit chez un paysan ami pour trouver de la nourriture. Le paysan en question était assez pauvre, et n'avait pas les moyens de nourrir une vingtaine d'hommes. Il alla voir ses voisins pour leur expliquer l'affaire et, peu de temps après, à la chaumière, apparurent une énorme marmite de soupe, un seau rempli de beurre, du pain à foison et beaucoup d'autres choses encore. Les jeunes hommes qui avaient amené ce festin déclarèrent qu'il s'agissait d'un cadeau de la part du village tout entier. Ayant entendu cela, les *Frères* s'inquiétèrent de savoir s'il n'y aurait pas au village un traître capable de les faire repérer par les expéditionnaires. On leur fit la réponse suivante : « *Ne vous inquiétez pas ! Vous ne trouverez personne au village capable d'une telle bassesse.* » Les *Frères* proposèrent de l'argent en échange de toutes ces victuailles, mais les paysans non seulement refusèrent, mais en furent même offensés.

Une autre fois, une vieille dame alla à la rencontre des *Frères* et, sanglotante et à bout de souffle, leur remit quelques roubles. Les *Frères* étaient conscients que la situation de la vieille était très compliquée (les expéditionnaires avaient, semblait-il, tué son fils), mais ils ne purent se résoudre à refuser ce don, par peur d'augmenter encore son chagrin.

On pourrait encore allonger la liste des témoignages de sympathie et de soutien de la part des paysans, mais nous nous limiterons aux faits susmentionnés.

Vivre complètement sur le dos des paysans, dont la vie était déjà assez compliquée, ne convenait pas aux *Frères*, et ils cherchèrent alors une autre porte de sortie. Les possibilités de chasser le chamois n'étant que trop rares, les *Frères* se mirent à leur préférer le cheptel des barons. Prélever l'un ou l'autre bœuf d'aristocrate n'avait rien de difficile, comme ce fut le cas dans la propriété du baron Osten-Sacken. Tous pensaient que c'était là l'œuvre de simples voleurs, et la police se mit à procéder à des perquisitions générales chez les bouchers du bourg voisin de Sasmacken. Tout cela n'aboutit bien sûr à rien, et il ne resta plus au baron qu'à faire poser de lourds cadenas à ses étables et à y faire placer des gardes armés de gourdins.

Ces mesures ne gênèrent que très peu les *Frères* et les obligea à peine à changer leur mode opératoire. Désormais, ils commençaient par neutraliser le garde avant de récupérer la clé auprès de l'intendant de la propriété et puis... envolé le bœuf ! Dès le matin, les autorités se mettaient à sa poursuite, suivant ses traces fraîches. Hélas pour elles, les traces disparaissaient généralement là où on avait fait paître le troupeau la veille. Et c'est ainsi qu'en quelques mois le baron perdit six à sept

têtes de bétail, grâce auxquelles les *Frères*, troquant avec les paysans une partie de cette viande contre du pain, virent leurs besoins alimentaires assurés.

Mais voilà que revenait déjà l'hiver [1906]... Les *Frères* décidèrent de se séparer. Au dernier jour, ils pensèrent organiser un festin d'adieu. Pour ce faire, ils choisirent un ravin profond au milieu d'une pinède. Je me souviens de comment nous avons rejoint le lieu de la « fête ». Il faisait nuit noire et le vent du nord soufflait fort. Au-dessus de nos têtes, les hauts sapins se pliaient et craquaient à cause du vent, et sous nos pieds se fendillaient les épines. Nous avons marché longtemps, nous arrêtant de temps en temps, espérant entendre le brouhaha joyeux des *Frères de la forêt*. Aux alentours, tout était calme... Mais, soudain, un chant parvint à nos oreilles :

« *Us kaujn lai kutelu*
Laischam skreet »ⁱⁱⁱ

Nous accélérâmes le rythme de nos pas vers le lieu de provenance du chant. Nos forces renaissaient à l'idée d'être bientôt à nouveau parmi les nôtres. Soudain retentit l'appel de la sentinelle patrouillant avec un fusil au-dessus du ravin... Le chant se tut...

Nous déclinâmes nos « identités ».

« Camarades, ils sont des nôtres ! » dit la sentinelle au reste des *Frères*, déjà fusils en main. On rangea les armes, et les chants, auxquels se joignirent nos voix, reprirent de plus belle.

Je me souviens de ce merveilleux tableau, la lueur rouge du feu éclairant le fond du ravin dont les crêtes replongeaient dans les ténèbres. Autour du feu crépitant, les *Frères* étaient là, tels des pirates, leurs fusils et mausers à côté d'eux. A quelques pas, un tonneau de *mestin* (une boisson proche du *kvas* russe), une corbeille de pain blanc, et un énorme pot de miel.

L'humeur des *Frères* était enjouée, enthousiaste. Les discussions et les plaisanteries s'enchaînaient et, régulièrement, tous se levaient pour entonner un chant révolutionnaire. On n'avait pas envie de dormir, et qui l'aurait voulu, sachant qu'il s'agissait sans doute de la dernière nuit que l'on passait ensemble ?

Arriva le matin et, avec lui, l'heure des adieux. Un paysan vint avec des vêtements et de faux papiers pour les camarades qui s'en allaient définitivement. Dur de se séparer. La vie rude, les dangers permanents et les grands moments de joie nous avaient tellement rapprochés que nous ne nous séparions pas en simples *Frères de la forêt*, mais en véritables frères de sang. Nous avions vécu en frères et nous nous séparions en frères. Ils partirent. Les camarades les accompagnèrent au chant de la « *Varsoviennne* ».

Et c'est ainsi que l'on se dispersa, tour à tour. Dans les trains, certains eurent à subir la plus sévère des inspections, les gendarmes allant jusqu'à farfouiller dans les cheveux et barbes, pour ceux qui en avaient. Cependant, personne ne fut arrêté et tous parvinrent à Riga sains et saufs. Là, on eut encore quelques réunions communes, puis chacun reprit son chemin.

Je dirai maintenant quelques mots sur ceux qui sont tombés.

Comme je l'ai déjà mentionné au début de ce court résumé, le *Frère Carlsberg* nous quitta au mois d'avril. Il mourut laissant à ses camarades le soin de le venger, ce qu'ils firent.

A la fin du mois d'octobre nous perdîmes le camarade Krishberg. Il avait rejoint notre groupe très peu de temps avant sa mort, qui arriva de façon tout à fait inattendue : en se penchant, il laissa tomber son revolver et le coup partit. La balle se logea dans le thorax, le blessant à mort. On l'enterra au côté de son père.

Tous les agissements des *Frères de la forêt* sont indissolublement liés au nom de Fritz Sipol. La lutte était tout pour lui. Il aimait le peuple jusqu'à l'abnégation, vivait pour lui, se battait pour lui et lui offrit sa vie.

Pour des raisons de sécurité, je ne peux ici mentionner les actions auxquelles il a participé. Il devint un *Frère de la forêt* le jour même de l'arrivée de l'expédition punitive à Dondangen. Ces derniers, d'ailleurs, tentèrent de le neutraliser le plus vite possible en pensant pouvoir l'interpeller chez sa mère, où ils ne le trouvèrent pas. Ils se vengèrent alors sur la malheureuse vieille dame, boutant le feu à sa demeure. Pour marquer le coup, un baron déguisé en officier fit donner quatre coups de canon sur les ruines encore fumantes.

Fritz était parti à temps se réfugier dans la forêt. On entendit à nouveau parler de lui au printemps : il était revenu venger les camarades assassinés. Il les vengea... Les vengea avec fureur et sans pitié.

A l'automne, il partit pour Riga. Là, il postula comme manœuvre à l'usine « Etna ». La réaction devenait plus forte de jour en jour, et il ne fut bientôt plus possible de rester à Riga. C'est à cette période là qu'il fut arrêté et accusé du meurtre d'un indicateur, affaire dont il avait à peine entendu parler dans le journal. De faux témoins, achetés, parlèrent contre lui et, malgré une série d'autres témoignages contradictoires, il fut condamné à mort.

La peine fut exécutée à l'aube du trois janvier. Les bourreaux l'étranglèrent dans la cour de la prison centrale de Riga. Du sable jaune recouvrit le corps de notre bien-aimé camarade, un *Frère de la forêt*.

Prononcer une oraison funèbre serait voiler ton image étincelante. Je dirai plutôt que celui qui te connaissait, te comprenait et t'aimait, se souviendra de ces mots :

« Nul besoin d'hymnes, nul besoin de larmes pour les morts,

Rendez-leur plus grand honneur

Marchez sans peur, par-delà leurs corps

Et portez leur étendard plus haut encore ! »⁶

Schtram,
(1909)

NdA :

i) Les *Frères* n'attaquaient jamais les soldats en premier. Ils leur faisaient parvenir un appel leur expliquant qu'ils n'avaient pas à ouvrir le feu contre eux, et pourquoi ils n'avaient pas intérêt à le faire. On y expliquait aussi l'incident de l'auberge, où le *Frère* avait tué un soldat pour se défendre.

ii) Ces fusils durent entre autre être mis à contribution lors de l'élimination d'un mouchard du volost de Nonnen. Le traître s'était retranché dans le grenier et dit qu'il ouvrirait le feu si on ne le laissait pas tranquille. Les *Frères* s'éloignèrent de quelques pas de sa maison, hors de portée de son arme, et ouvrirent le feu. Le mouchard se cachait derrière une plaque épaisse de 3/4 pouces. Les balles traversèrent la plaque et le blessèrent à la jambe, après quoi les *Frères* en finirent avec lui. Un officier des dragons, contemplant la plaque, s'exclama : « Rien à voir avec nos fusils ! Le diable seul sait de quoi il s'agit ! »

iii) « Le chant des Cavaliers » de Schiller [dans son poème dramatique *Wallenstein* (1799), mis en musique par Zahn] était la chanson préférée des *Frères de la forêt*. Il se termine ainsi : « Et si vous n'engagez pas votre vie, jamais la vie ne vous appartiendra. »

NdT :

1. Sous-officier cosaque ; gradé subalterne de la police rurale.

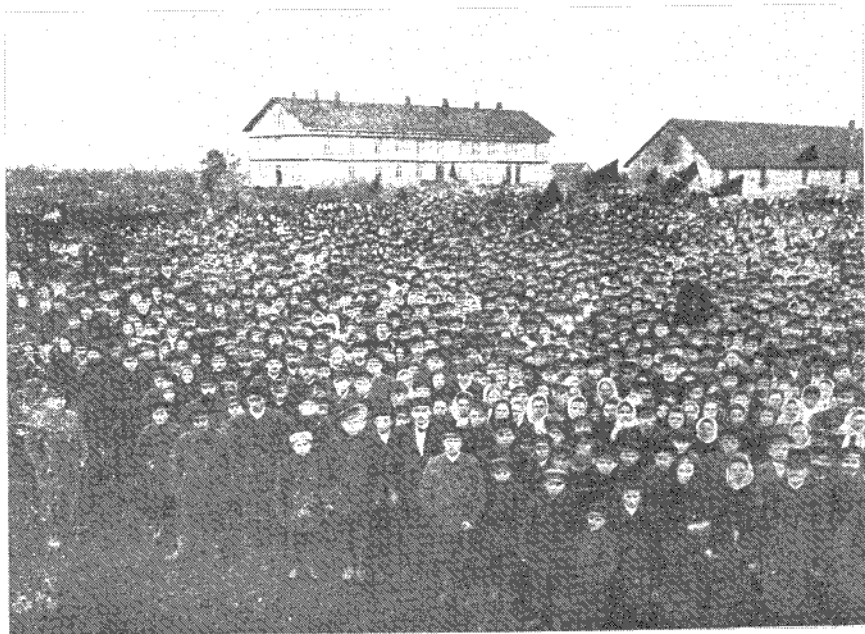
2. Pelisse en peau de mouton retournée.

3. District rural (subdivision administrative).

4. Diminutif d'« expropriations ».

5. ou Ventspils, ville du nord-ouest de la Lettonie.

6. Verset du poème *Requiem* de Lioudor Ivanovitch Palmin (1841-1891) paru dans la revue *Iskra* n°11 en 1865, et qui devint par la suite un chant révolutionnaire populaire.



Meeting paysan à Dundaga (Dondangen), Courlande, 1905.

DANS LES FORÊTS DE COURLANDE...

La période actuelle de la révolution russe, avec ses expéditions de répression, ses états de siège, ses cours martiales a fait naître, phénomène très significatif, une quantité innombrable de bandes disséminées dans la Russie toute entière. Ces bandes, qu'on appelle *Liessné Bralia* — les *Frères de la forêt* — sont une des multiples manifestations de l'esprit libertaire actuel, ce même esprit qui, jadis, a déjà joué un rôle important dans l'histoire de la Russie.

Ces associations forestières, formées il y a quelques mois dans les provinces baltiques, sont le résultat direct de la campagne de répression féroce du gouvernement, répression dont ont eu surtout à souffrir les libéraux, les intellectuels et de nombreux paysans propriétaires des provinces baltiques. Les affiliés sont tout particulièrement nombreux dans le gouvernement [province] de Livonie, dans les districts limitrophes des gouvernements de Witebsk et de Pskof, qui sont très boisés. On en trouve aussi en Esthonie, dans les régions orientales du district de Wesenbourg et, enfin, dans une grande partie du gouvernement de Courlande. En résumé, on compte environ sept mille *Frères de la forêt* dans les provinces baltiques. Ils vivent par groupes de trois, cinq et même dix à douze hommes. Excessivement mobiles, changeant constamment de gîte, ils dorment dans des huttes hâtivement édifiées, à l'abri des meules de foin, dans des hangars, ou encore chez des fermiers sûrs.

... Mais par-dessus tout, ils veulent être les « vengeurs du peuple ». C'est le rôle qu'ils se sont assignés. Ils punissent les traîtres, qui ont guidé les détachements de répression et désigné les victimes à fusiller, ils châcient impitoyablement les gradés de la police et de l'armée. La presse russe ne parle que très peu de leur activité dans ce domaine. Elle cite de temps à autre quelque assassinat d'officier, de fonctionnaire de la police, de prêtre-délateur, etc., mais elle garde le silence sur la grande majorité de faits graves, que les autorités locales lui cachent soigneusement, car on ne désire pas que Pétersbourg soit renseigné sur l'état actuel du pays.

Afin de se procurer des vivres, des armes et de pouvoir venir en aide aux groupes en formation, les *Frères de la forêt* ont recours à la confiscation de la propriété de l'Etat. Quand l'occasion de dépouiller l'Etat fait défaut, ils « exproprient » les barons, le clergé, les usuriers...

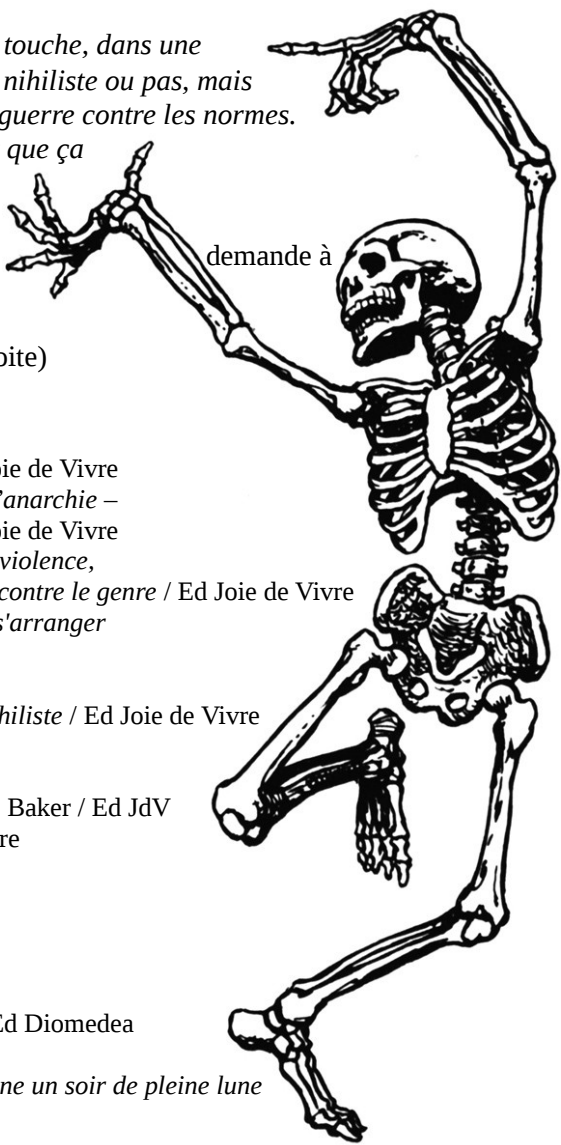
[Extrait d'un reportage paru
dans *L'Aurore* n°3404 (Paris), 14 février 1907, pp. 1-2]

TENDRESSE ET VANDALISME

... on diffuse tout ce qui nous touche, dans une projectualité individualiste, tendance nihiliste ou pas, mais résolument anarchiste, anti civ, et en guerre contre les normes. On aime le conflit, quand ça gratte et que ça fait débattre.

Liste des brochures disponibles sur
joidevivre (a) riseup.net ou sur
attaque.noblogs.org (rubrique
Tendresse et Vandalisme en haut à droite)

demande à



- * *Le Soleil se lève toujours* –
Conspiration des cellules de Feu / Ed Joie de Vivre
- * *Communisation : le déclin sénile de l'anarchie* –
Conspiration des cellules de Feu / Ed Joie de Vivre
- * *Dangerous Space : Résistance par la violence,
autodéfense et luttes insurrectionnelles contre le genre* / Ed Joie de Vivre
- * *J'ai pété une case et s'est pas prêt de s'arranger*
- * *J'ai perdu tout espoir*
- * *Nous ne voulons plus attendre*
- * *Pour un antispécisme anarchiste et nihiliste* / Ed Joie de Vivre
- * *Œillères solidaires* / Ed Joie de Vivre
- * *Tout ce qui gronde* / Ed Joie de Vivre
- * *L'abolition de la prison* – Discours C. Baker / Ed JdV
- * *Les frères de la forêts* / Ed Joie de vivre

En version papier uniquement

- * *Histoire des peuples des forêts*
- * *Cauchemar technologique 1 & 2* / Ed Diomedea
- * *Des singes pas des savants*
- * *Comme un loup garou en quarantaine un soir de pleine lune*
- * *Petit conte contre le monde*
- * *Au dixième coup le ciel trembla*



« ET SI VOUS
N'ENGAGEZ PAS
VOTRE VIE,
JAMAIS LA VIE NE
VOUS
APPARTIENDRA. »

In *Le chant des cavaliers* de Schiller.
Chanson préférée des frères de la forêt